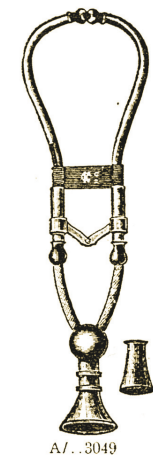


LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 31 MAI ET DIMANCHE 1^{ER} JUIN 2014



Ci-dessus, anesthésie à l'éther ou au chloroforme durant une intervention chirurgicale, peut-être au Montreal General Hospital, vers 1910. Ci-dessous, l'ambulance de l'Hôtel-Dieu de Montréal à l'entrée de l'hôpital, vers 1912.



A/...3049



A/...3045



A/...3067/73

La médecine québécoise diagnostiquée



COLLECTION DENIS GOULET

Depuis 1800, l'histoire de la médecine au Québec fait écho à l'évolution de la société

MICHEL LAPIERRE

Comme Philippe Couillard, quatre médecins furent, ici, premiers ministres : avant 1867, sous l'Union, Étienne-Pascal Taché, conjointement avec son homologue du Canada-Ouest (futur Ontario) et, depuis la Confédération, entre autres, Charles-Eugène Boucher de Boucherville, au dernier quart du XIX^e siècle. Dans leur *Histoire de la médecine au Québec, 1800-2000*, Denis Goulet et Robert Gagnon évoquent cette curieuse dimension politique.

Le pouvoir, dans les régimes parlementaires, semble, par tradition, convenir plus aux avocats qu'aux médecins, dont la profession projette l'image de l'altruisme, du dévouement,

de la rigueur scientifique, et non celle de l'esprit chicanier, intéressé, dominateur. Les historiens Goulet et Gagnon, avec l'assistance du chercheur Philippe Hudon, donnent d'ailleurs à leur ouvrage richement illustré, première synthèse publiée sur le sujet, un sous-titre éloquent : *De l'art de soigner à la science de guérir*.

Mais, pour illustrer la singularité de leur étude, ils rapportent que le Montreal General Hospital, le premier hôpital public anglo-protestant de la ville, dès son ouverture en 1819, donna lieu à un duel au pistolet entre le député Michael O'Sullivan et le médecin William Caldwell à la suite d'une querelle. Le premier favorisait l'agrandissement de l'Hôtel-Dieu de Montréal, établissement dont l'origine remontait à

la Nouvelle-France, l'autre, une aide gouvernementale à l'ancêtre de l'actuel Centre universitaire de santé McGill.

Les auteurs sont conscients que la concorde et la primauté des préoccupations humanitaires n'accompagnent pas toujours l'évolution de la médecine. À la suite de la Conquête, le gouverneur nomme des Britanniques et presque pas de Canadiens, parfois aucun, au bureau des examinateurs de Montréal qui régit la profession médicale. Même à celui de Québec, il désavantage les médecins issus de la majorité. Selon Goulet et Gagnon, les faits révèlent une situation « impérialiste ».

Grâce à des protestations répétées, les médecins, dont un bon nombre sont députés, peuvent, en 1831, élire eux-mêmes les examinateurs. Mais le joug

« À partir des années 1970, les femmes sortent de l'ombre pour prendre d'assaut les facultés de médecine, enclenchant du coup la féminisation rapide de la profession médicale »

Extrait de *l'Histoire de la médecine au Québec 1800-2000*

colonial continue de peser sur l'ensemble de la société. En 1837, des médecins, comme Jean-Olivier Chénier, Cyrille Côté, Michel-François Valois, figurent parmi les chefs de l'insurrection des patriotes.

Derrière Louis-Joseph Papineau, ils sont porte-parole d'une société qui restera long-

temps pauvre, désorganisée, en majorité analphabète. Goulet et Gagnon observent : « *Entre 1842 et 1847, seulement 52 médecins sur 187 possèdent un diplôme officiel.* » L'apprentissage auprès d'un praticien, notent-ils, « *demeurera encore officiellement reconnu jusqu'au dernier tiers du XIX^e siècle.* »

On ne s'étonne pas de la persistance, à l'époque, du charlatanisme et d'une médecine populaire, parfois efficace, souvent héritée des Amérindiens. L'enseignement scientifique de la médecine émerge, au Bas-Canada, avec la création en 1823 de la Montreal Medical Institution, qui deviendra la Faculté de médecine de l'Université McGill. Fondée en 1843, l'École de médecine et de chirurgie de Montréal est à l'origine de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, puis son équivalent de Québec (créé en 1845), de celle de l'Université Laval.

Dans les deux écoles pionnières montréalaises, l'influence britannique est déterminante, même si la deuxième, d'abord bilingue, donnera naissance à

VOIR PAGE F 6 : MÉDECINE



Christine Angot parle de tous les personnages en elle
Page F 2



La vie cachée de **Fidel Castro** par son garde du corps
Page F 6

ENTREVUE

CHRISTINE ANGOT

Comment voir et quoi entendre

L'auteure de *L'inceste* parle de sa lutte contre la domination

Christine Angot publiait une bombe, *L'inceste* (Stock), en 1999, réédité moult fois. En 2011, *Une semaine de vacances* revenait sur le sujet. Sa maîtrise n'a fait que grandir. Dans son nouveau roman, *La petite foule*, elle réunit 115 portraits à la manière des *Caractères* de La Bruyère. Entretien avec une écrivaine plus qu'engagée.

GUYLAINE MASSOUTRE

Si les livres sont faits avec des mots, les phrases ne suffisent pas à faire un livre. Comment donc atteindre la vie? «C'est un travail sans fil. Il ne se fait pas sans payer de sa propre sensibilité pour que les mots deviennent vivants. Si le mot est vivant, cela veut dire qu'il parle d'une chose de la vie qui ne se trouve pas dans un enfilage de mots qui n'intéressent pas le lecteur, mais bien dans une représentation de la vie.» C'est le cœur du travail, ajoutera Christine Angot, visiblement touchée: «C'est LA question.»

«Montrer comment cela se passe», tel est le but d'Angot dans *La petite foule*. Son écriture mord résolument au sujet: «Le réel de la vie, c'est avant tout des gens avec qui on partage cette vie. Ce sont les autres personnes; la personne que nous sommes nous-mêmes, étrangère à nous-mêmes parce qu'on est plein de personnages soi-même, et tous ceux que l'on rencontre. Comment ces personnages peuvent-ils tout à coup danser? Quels sont les associations, les embouteillages, les carambolages, les trous, les impossibilités? C'est comme une espèce de besoin, sauf que les pièces du puzzle ne seraient pas emboîtées les unes dans les autres, il y a du vide autour.»

Son livre, elle l'a voulu comme une rue où tous marchent en même temps et en liberté.

Ainsi se bousculent les images. «Dans la rue, chacun a sa vie, et vous, vous ne la connaissez pas. On ne sait pas ce qu'il y a dans la tête de quelqu'un, dans la sienne et a fortiori dans celle de quelqu'un d'autre. C'est dans l'art, la peinture, la littérature, c'est-à-dire dans la sensibilité où cela agit, que se trouve cette vérité. Par exemple, quand quelqu'un rougit. Vous êtes face à quelqu'un. Vous avez alors l'impression que votre visage ne vous protège plus et qu'on voit à l'intérieur de votre tête. C'est très violent.» Si la manière de parler protège, quantité de signes trahissent l'intériorité en la mettant à nu. Son but est de les traquer.

Moi et les autres

La petite foule est ainsi remplie de voix théâtrales. Elle acquiesce: «Il y a sûrement un effet de défilé, avec ces personnages qui arriveraient sur scène et qui se présenteraient les uns après les autres avec leurs différences, sans caractéristique commune sauf d'être vivants et mortels.» Ces portraits, lus en enfilade, font un chœur, qui inclut des fragments d'autoportrait.

Dans «Le commissaire de police à la retraite», «La jeune mariée», «L'animatrice de télévision», silhouettes de «la petite foule» — titre de l'avant-dernier morceau —, on devine l'expérience de sa vie, de ses livres. «C'est sûr. Il n'y a pas de vision s'il n'y a pas de regard», s'exclame-t-elle, après que sa voix, émue, s'est assourdie. «Sinon, c'est une caméra de police, de surveillance! C'est sensible. Ce n'aurait pas été juste de s'abstraire de cela.» Elle parle d'elle-même au neutre.

Si son écriture a changé, c'est qu'elle a trouvé la forme classique sans renoncer à soi. Elle enchaîne: «Si on part chez La Bruyère, on est au

XVII^e siècle. Là, il y a une pure vision, en effet, qui donne lieu à une espèce de catalogue où les gens sont à la suite les uns des autres dans leur apparence sociale. Il n'y a pas de portrait de La Bruyère lui-même. Notre époque est complètement différente. La notion de l'individu a muté et on ne peut pas prétendre se mettre à côté et avoir un jugement sur les individus de l'extérieur. J'ai construit certains personnages à partir de personnages qui vivent en moi, si bien que je ne suis pas un commissaire de police.» Tout au contraire, elle débusque les rapports de domination et veut les neutraliser, en les rendant visibles, banalisés.

Contre les jeux de pouvoir

Quel public cherche-t-elle à rejoindre? Est-il surtout littéraire, amateur de littérature française, ou vise-t-elle au-delà? «L'idée est de continuer. La littérature, c'est comme la définition de la personne. Ce n'est pas fermé. C'est à ceux qui écrivent de la faire bouger, de pousser sa définition et de la faire évoluer de sorte que des gens puissent venir vers elle. Mais je ne pense pas que cela se décide. De mon point de vue, mon amour, je dirais ma passion, c'est la littérature.»

Elle poursuit: «On ne connaît pas la littérature. C'est intéressant justement dans la mesure où c'est inconnu. C'est quelque chose qui est devant soi. Si vous n'êtes pas porté à vous dire que ce que vous allez écrire ne ressemble à aucun livre, ce n'est pas intéressant. À partir de là, c'est un travail. Au final, la littérature doit être quelque chose de familier.»

En écrivant, Angot va dire l'essentiel avec clarté: «C'est un espace où sortir de la domination, pour qu'on n'en ait plus rien à faire.» Pour vous convaincre que c'est possible, rendez-vous au dernier chapitre de *La petite foule*, «L'oi-



JEAN-LUC BERTINI FLAMMARION

Christine Angot, auteure de *La petite foule*

seau». On y entend ce qu'elle préfère, un pépiement multiple, une foule de siffleurs, aux trilles fluit fluit fluit.

Collaboratrice
Le Devoir

LA PETITE FOULE
Christine Angot
Flammarion
Paris, 2014, 255 pages

BANDE DESSINÉE

Manu Larcenet: mimétisme troublant d'un auteur avec son antihéros

FABIEN DEGLISE

Son personnage est renfermé, perdu, bourru, solitaire, traqué et mystérieux. Son géniteur, au moment de lancer le 4^e et ultime chapitre de sa série *Blast* (Dargaud), semble l'être tout autant. Dans un mimétisme forcément troublant.

Alors qu'il devrait être sur toutes les tribunes pour parler de cette finale attendue, au terme d'une série en bande dessinée sombre et puissante qui a tenu en haleine des milliers de lecteurs à travers la francophonie depuis 2009, Manu Larcenet a décidé plutôt de se retrancher dans ses terres, prétextant «une guerre silencieuse» qui l'opposerait à la gent journalistique, a-t-il indiqué au *Devoir*, dans l'une des rares et laconiques entrevues qu'il a accepté d'accorder.

«À la sortie du dernier tome de *Blast*, j'étais si fatigué que j'ai refusé toutes les entrevues», résume-t-il en constatant avec amertume la suite. «Vexés, les

journalistes ont, à ma grande surprise, décidé de ne pas parler de cet album. Nos relations se sont donc notoirement détériorées, ce qui m'attriste.»

L'animal pensant — et dessinant — est blessé. À l'image de son Polza Mancini, cet obèse énigmatique de 38 ans que l'on retrouve encore et toujours entre l'interrogatoire policier auquel il est confronté depuis le début de cette aventure et ses souvenirs sombres, gris, froids de sa fuite, de ses rencontres avec des humains tout aussi paumés que lui. Puis il y a toujours le meurtre de Carole Oudinot, la mort de son père, Roland, que la bête repoussante va bien sûr finir par éclairer, en laissant s'effriter toutes ses réticences et ses contradictions.

L'album s'intitule *Pourvu que les bouddhistes se trompent*. Il conserve le même esprit, la même charge narrative que les précédents, tout comme un univers graphique épais et dense assemblé à la plombagine et traversé parfois par

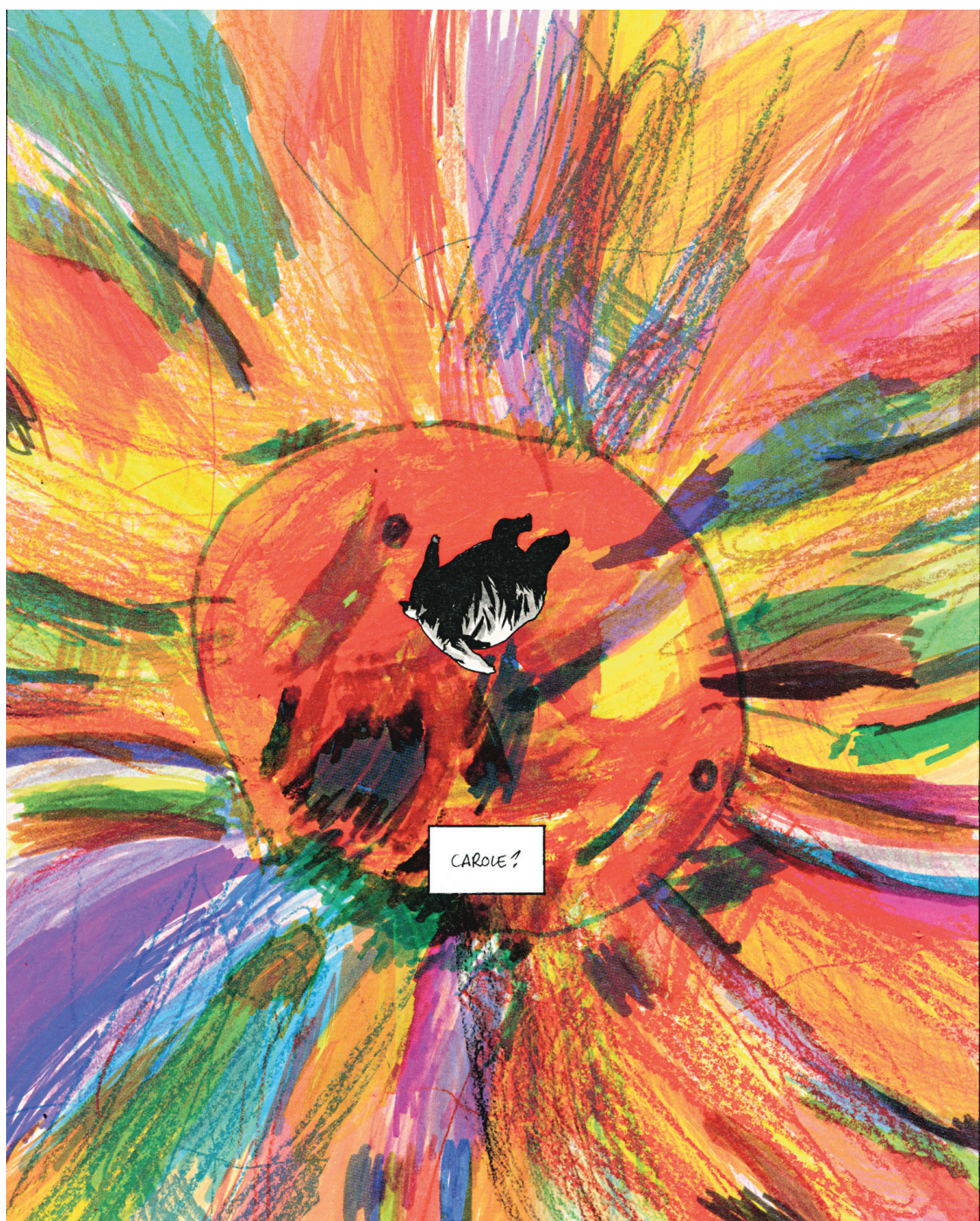
des éléments de couleurs improbables, par la rage et par cette humanité meurtrie confrontée à sa survivance, entre folie, fuite, amour, sexe et violence.

Épais et tordu

De ce livre, Larcenet, un bédéiste prolifique qui a également mis au monde la série hyperpopulaire *Le combat ordinaire* (Dargaud), dira qu'il est, «de [son] point de vue, de loin le meilleur de la série», sans en dire plus. «J'ai tellement parlé, décortiqué, expliqué sur les tomes précédents que je suis aujourd'hui saturé», ajoute-t-il en détournant la conversation, avec le même manque de finesse que son Polza Mancini devant des policiers, et en cherchant à l'amener vers un ailleurs en apparence insignifiant. «Il y a deux ans, nous avons passé le plus bel été de notre vie familiale en votre Québec! Inoubliable. Les paysages, la faune, les forêts, Le fleuve, les gens... tout y a été parfait. Un grand souvenir.»

De son *Blast*, il ne dira finalement rien de plus. Rien sur le fait que cette série, très mâle, violente, sombre, torturée et dépravée, avec ces corps obèses et difformes perdus dans les sécrétions et le stupre, a éloigné de lui le lectorat féminin qui le suivait pourtant depuis des lunes. Rien non plus sur cet autre personnage marqué par l'absence d'un père et par les questionnements et dérives que cette absence peut causer. Et encore rien sur l'adaptation au cinéma de *Blast*, sur laquelle il a commencé à bosser, avant de mettre tout ce projet à la poubelle en prétextant sur son blogue une incapacité à travailler avec le monde du cinéma qui confondrait, selon lui, liberté de création et mise sous tutelle.

«Je suis plongé dans le projet suivant, très différent, [et dont] quelques fragments sont livrés depuis quelques semaines sur



MANU LARCENET DARGAUD

Une illustration tirée de l'album *Pourvu que les bouddhistes se trompent*

son blogue subtilement intitulé *Épais et Tordu*», dit-il pour justifier son manque de loquacité, qui semble tout droit sorti d'une des pages des quatre pavés qu'il vient de finir de mettre au monde. «Pour

moi, *Blast* s'estompe peu à peu, avec ses mystères», à moins qu'il ne soit plutôt en train de se métaboliser ailleurs, dans sa vie et son comportement...

Le Devoir

BLAST
TOME 4: POURVU QUE LES BOUDDHISTES SE TROMPENT
Manu Larcenet
Dargaud
Paris, 2014,
204 pages

Les Rendez-vous POÉTIQUES

Lecture de poésie en français et en catalan

Avec Antoni Clapés et Anna Aguilar-Amat (Catalogne), Élise Turcotte et Nicole Brossard (Québec)

Lundi 2 juin, 18h30
Librairie Olivieri Bistro, 5219, ch. de la Côte-des-Neiges, Montréal

Table ronde **Le poète et les institutions**

Avec le Poète de la Cité Martin Thibault et le Poète du Parlement Michel Pleau / Animation: Tristan Malavoy

Samedi 7 juin, à 14h
Librairie Gallimard, 3700, boul. Saint-Laurent

MAISON de la POÉSIE de Montréal | RECF | Conseil des arts et des lettres Québec | Patrimoine canadien | Canadian Heritage | OFFICE des ARTS de MONTRÉAL

Lise Payette

DES FEMMES D'HONNEUR

REVISITEZ L'HISTOIRE CONTEMPORAINE DU QUÉBEC À TRAVERS L'AUTOBIOGRAPHIE DE LISE PAYETTE.

Québec Amérique
quebec-amerique.com

Lise Payette

DES FEMMES D'HONNEUR

Préface de Josée Boileau

REVISITEZ L'HISTOIRE CONTEMPORAINE DU QUÉBEC
À TRAVERS L'AUTOBIOGRAPHIE DE LISE PAYETTE.

Québec Amérique
quebec-amerique.com

LITTÉRATURE

L'été de tous les dangers



DANIELLE LAURIN

L'importance des lieux, qui deviennent personnages à part entière. La nature sauvage. Le calme avant la tempête. L'angoisse qui monte. Le moment où tout bascule, le point de non-retour. Le mystère. La folie. Et la mort. Re-bienvenue dans l'univers romanesque d'Andrée A. Michaud.

Après *Rivière Tremblante* (Québec Amérique, 2010), qui portait sur la disparition d'enfants et la peine insurmontable de leurs parents, voici *Bondrée*, où l'on assiste à deux meurtres d'adolescentes trop belles, trop déléguées, trop vivantes: d'abord Zaza Mulligan, puis Sissy Morgan, sa meilleure amie.

Nous sommes quelque part au bord d'un lac entouré de forêts, quelque part à la frontière du Maine, aux États-Unis, et de la Beauce, au Québec. Nous sommes à Boundary Pound pour les Anglo; Bondrée pour les Francos.

C'est un certain Pierre Landry, un Canuk, qui a francisé le nom du lieu, plusieurs années auparavant. Ce Pierre Landry fait figure de personnage légendaire. Il se serait engouffré dans les bois alentour pour fuir la Deuxième Guerre mondiale. Il serait devenu un trappeur averti en même temps qu'un ermite redouté. On l'aurait retrouvé pendu, à cause d'un chagrin d'amour: la femme dont il s'était follement épris l'aurait rejeté, sans lui accorder le moindre regard.

Le lien entre ce bougre sur qui plane un certain mystère alimentant les rumeurs et les meurtres des deux adolescentes, qui ont lieu plusieurs années plus tard? Pas évident au début. De plus en plus clair au fil du récit. De plus en plus troublant aussi.

Été meurtrier

Nous voici donc à l'été 1967. Tout nous est raconté au passé, longtemps après les faits, mais c'est comme si on y était. «*L'été de Lucy in the Sky se serait déroulé dans l'odeur des guimauves, de la lotion Coppertone et du sable chauffé, et personne n'aurait imaginé qu'un été puisse s'interrompre en plein cœur de la canicule. Mais voilà, deux filles étaient mortes, tuées, assassinées, et d'autres pouvaient l'être encore, c'est ce que nous apprenait la nuit privée des cris enroués de Sissy Morgan.*»

Dès le début, on sait qu'elles vont mourir. On croit même savoir assez vite par la main de qui elles vont périr, l'une après l'autre, de la même façon: on les retrouvera toutes deux dans les bois, chacune prisonnière d'un piège à ours rouillé. Mais ce n'est qu'à la fin qu'on comprendra véritablement pourquoi. Suspens assuré, coup de théâtre réussi.

Entre-temps, on aura vu toute une communauté dévastée. Et c'est là que se situe la plus grande force de la romancière, justement: dans l'exploration de cette dévastation. On mesure les

«*N'importe qui sait que la mort tache, qu'elle laisse des marques partout où elle passe, des grosses traces sales qui nous font trébucher vers l'arrière quand on s'adonne à piler dedans*»

Extrait de *Bondrée*

Andrée A. Michaud, auteure de *Bondrée*

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

effets de ces meurtres sur les autres, autour, tous les autres concernés: les parents des deux adolescentes tuées, bien sûr, mais aussi les autres parents de la communauté, inquiets pour leurs propres filles.

Dès la disparition de la première adolescente, en fait, la peur s'est installée: «*Une fille avait disparu et, de ce fait, la disparition potentielle de toutes les filles transformerait en une immense tumeur la seule et unique hantise de tout géniteur normalement constitué, incapable d'imaginer que la chair de sa chair ne lui survive pas et, plus encore, qu'elle ne soit pas promise à l'éternité.*»

Finie la liberté de mouvement pour les enfants. Terminée l'insouciance. L'endroit paradisiaque des vacances d'été s'est transformé en trappe à danger.

Après la mort de la première jeune fille, l'enquêteur venu du Maine avec son adjoint avait dû se résoudre à conclure à un bête accident, faute de témoins, de preuves, de suspect potentiel. Mais quand à son tour la deuxième s'est fait prendre au piège, plus de doute possible: un assassin courrait en liberté à Bondrée.

Bientôt, un climat de suspicion et de paranoïa s'installe dans la communauté. Qui a fait ça? Un suspect sera arrêté. Certains seront convaincus de sa culpabilité, d'autres clameront son innocence. Chose certaine, la vie de cet homme, que l'on sait, nous, non coupable, sera à jamais marquée au fer rouge.

La division dans la communauté ira en s'accroissant. Rien ne sera plus jamais comme avant, à Bondrée. L'endroit sera déserté. «*Dans quelques jours, Bondrée serait fermé pour l'hiver et peut-être pour toujours.*»

Même l'enquêteur principal et son adjoint ne ressortiront pas indemnes de cette histoire horrible. En fait, tout le monde, tous ceux qui auront été mêlés de près ou de loin aux événements tragiques de l'été 1967 à Bondrée verront d'une façon ou de l'autre leur vie bouleversée.

Voix d'enfant

Andrée A. Michaud parvient à s'immiscer dans la tête de chacun des protagonistes, y compris les deux mortes et le meurtrier. Sans oublier le mythique Pierre Landry, dont le spectre hante Bondrée. On est nécessairement fasciné par l'habileté avec laquelle elle fouille la psychologie humaine, sa diversité, sa profondeur.

Ce dixième roman de l'auteure, récompensée en 2001 par un Prix du Gouverneur général et, plus récemment, par le prix Ringuelet de l'Académie des lettres du Québec pour *Mirror Lake* (Québec Amérique, réédité en 2013), donne à penser autant qu'à voir.

L'écriture est enflammée, inspirée. Le rythme est haletant, mais ponctué par des scènes de la vie quotidienne, familiale, qu'on pourrait faire nôtres. L'humanité côtoie le sordide.

S'ajoutent aussi des scènes de guerre, qui nous ramènent aux années 1940. Et qui constituent une des clés fondamentales de l'intrigue. En surplomb: les ravages à long terme de la guerre, incluant les chocs post-traumatiques, dont les effets peuvent devenir dévastateurs.

La structure du roman, qui se révèle plutôt complexe, pour ne pas dire compliquée, au début, s'avère ingénieuse. Et l'époque reconstituée, celle de l'année 1967, donne lieu à toutes sortes de repères culturels qui ressortent comme par enchantement des boules à mites.

Le récit alterne entre une narration omnisciente, à la troi-

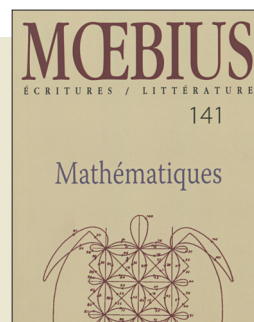
sième personne, et une narration au *je*, qui change totalement la perspective: le *je* d'une enfant de 12 ans, devenue grande, les années ayant passé. Cette voix-là, elle s'imprime en nous, elle nous prend aux tripes. Elle nous fait sourire aussi par moments, elle ajoute de la magie, de la lumière.

Bondrée ne se lit pas seulement comme un thriller psychologique, mais comme un roman d'initiation: la petite narratrice, à la fin de l'été, aura traversé de l'autre côté de l'enfance. «*Je vieillissais, il n'y avait pas d'autre explication, et prenais lentement conscience que ça pouvait être aussi douloureux que chiant.*»

BONDREE

Andrée A. Michaud
Québec Amérique
Montréal, 2014, 304 pages

LA VITRINE



REVUE

Mathématiques

MCEBIUS

MATHÉMATIQUES

Collectif

Numéro 141, Avril 2014

Quel beau sujet! Alors qu'on aime créer des clivages, se dire qu'on a l'esprit aux chiffres plutôt qu'aux mots, ou vice-versa, voilà que le dernier numéro de la revue de création *Mœbius*, sous la direction de Normand Baillargeon, mêle au contraire formules, algèbres, vecteurs, vers, consonnes et voyelles. Des chiffres et des lettres, quoi. On y trouve près de 25 textes: Michel Guay y va d'une proposition très graphique, très chiffrée, Jean-Jacques Nuel fait passer son texte par un bilan comptable, Stéphane Gauthier présente le mathématicien autrichien Nikolaus Enikel et la poète Kim Doré signe une *Conversation entre Euphalinos et la Pythie à propos de Paul Valéry*. Entre autres. La *Lettre à un écrivain vivant* complète le numéro: Daniel Grenier y va d'un exercice d'admiration envers France Daigle, et le compte est bon.

Catherine Lalonde

En vente dans toutes les librairies, sauf Renaud-Bray.

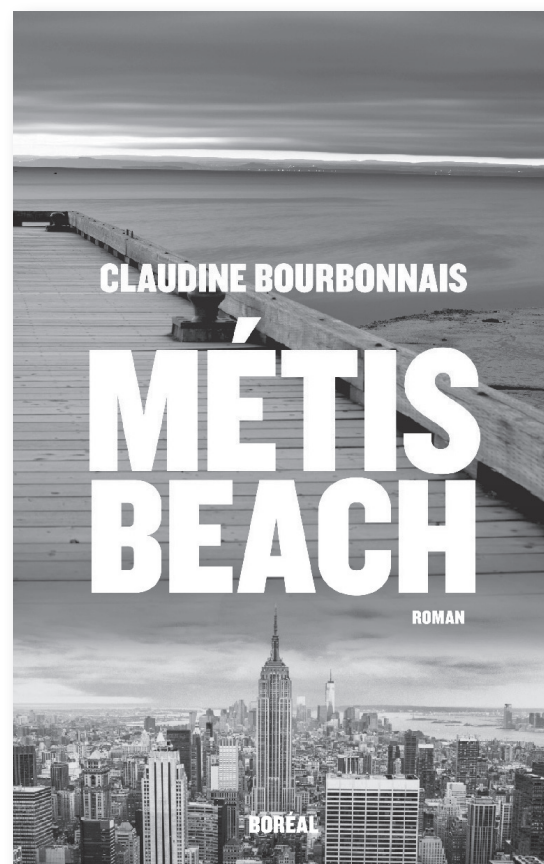
Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS
Du 19 au 25 mai 2014

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^O DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 1/2
2	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/7
3	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise 3/9
4	Métis Beach	Claudine Bourbonnais/Boréal 4/3
5	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1	Nathalie Roy/Libre Expression -/1
6	Ces mains sont faites pour aimer	Pascal Wilhelmy/Libre Expression 5/3
7	Confessions d'une célibataire... incorrigible	M. Beaubien J. Normandin/Les Éditions réunies 6/2
8	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 9/6
9	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise 10/9
10	Les années de plomb • Tome 1 La déchéance d'Édouard	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 8/2
▼ Romans étrangers		
1	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 1/4
2	Central Park	Guillaume Musso/XO 2/8
3	L'allée du sycamore	John Grisham/Lattès 3/2
4	Le bleu de tes yeux	Mary Higgins Clark/Albin Michel -/1
5	Six ans déjà	Harlan Coben/Belfond 4/2
6	Muchachas • Tome 2	Katherine Pancol/Albin Michel 5/7
7	Joyland	Stephen King/Albin Michel -/1
8	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon 9/19
9	Le complot du croissant	Cive Cussler Dirk Cussler/Grasset 10/2
10	La fête de l'insignifiance	Milan Kundera/Gallimard -/1

▼ Essais québécois		
1	Poing de mire	Normand Lester/Homme 1/6
2	La revanche des moches	Léa Clermont-Dion/VLB 3/7
3	La fin de l'État de droit?	Frédéric Bérard/XYZ 9/2
4	L'afghanicide	Martin Fargues/VLB 2/3
5	Contes et comptes du prof Lauzon • Tome 5	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé 5/5
6	Paradis fiscaux: la filière canadienne	Alain Deneault/Ecosociété 4/13
7	Constituer le Québec. Pistes de solution pour...	Roméo Bouchard/Atelier 10 -/1
8	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse -/1
9	Le cimetière des humanités	Pierre-Luc Brisson/Poètes de brousse -/1
10	Le corps-marché	Céline Lafontaine/Seuil 6/3
▼ Essais étrangers		
1	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil 1/3
2	Françoise Collin. Anthologie québécoise 1977-2000	Françoise Collin/Remue-ménage -/1
3	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard 2/11
4	Patient et citoyen	Norin M. Hadler/PUL -/1
5	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 7/15
6	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Matthieu Ricard/NIL 5/30
7	L'indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones...	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal -/1
8	Regarde les lumières, mon amour	Annie Ernaux/Raconter la vie/Seuil 6/3
9	Les nouvelles superpuissances. Google, Yahoo!, Facebook...	Daniel Ichbiah/First interactive -/1
10	Apologie de la punition	Emmanuel Joffe/Plon -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



DIFFUSION DIMEDIA

LIVRES

FESTIVAL DE LA POÉSIE ET PAVÉ POÉSIE

Sous le signe de la Colombie, et d'ici

CATHERINE LALONDE

Voilà 15 ans que le Festival de la poésie de Montréal monte sa tente place Gerald-Godin, devant le métro Mont-Royal. Quinze ans que les éditeurs viennent y montrer leurs livres, leurs nouveautés et leurs incontournables, que les poètes y signent, lisent et discutent. Au fil du temps, le Festival a essaimé en d'autres lieux de la ville. Aux rendez-vous connus — spectacles, tables rondes, remise du prix du Festival, lectures —, quelques nouvelles propositions seront de la fête. Le tout sous le signe de la Colombie, pays invité, et des liens d'amitié qui unissent le Québec et l'Amérique latine.

Quoi de neuf, donc? La poésie dans les librairies: plus d'une vingtaine de poètes iront lire dans une quinzaine de librairies de Montréal. Vous hésitez à vous déplacer? Tâtez de votre souris; sur votre écran rétro-éclairé, certaines des huit vidéos-poèmes lancées sur la Toile: trois minutes de recitation des mots de Patrice Desbiens, de Carole David, de Daniel Leblanc-Poirier et consorts, mis en sons et images par des vidéastes.

Hommages seront rendus lors de cette édition: deux activités, dont une exposition, saluent le centenaire de la naissance de l'immense Octavio Paz; deux autres ramènent la très belle poésie de Genyviève Amyot; et Claude Haefely, fou poétisant, marqueur dans la littérature aussi par son travail aux éditions Erta et à l'Hexagone, sera honoré par une soirée spéciale.

Le public pourra découvrir trois poètes colombiens, de trois générations différentes:

Olga Elena Mattei, Juan Manuel Roca et Andrea Cote. Les rapports et les amitiés poétiques particulières que le Québec entretient avec l'Amérique latine, avec force coéditions, traductions et invitations aux festivals, seront analysés et pensés lors du colloque de la journée des professionnels.

Toute la programmation, étalée du 2 au 8 juin, au www.maisondelapoesie.qc.ca

Pavé poésie

Une autre activité, nouvelle, axée sur la « poésie de rue », arpentera l'avenue du Mont-Royal, partageant avec le Festival de poésie quelques dates, ainsi que les apéros poétiques où lectures et musique se tissent. Sur la place publique qui porte son nom, des étudiants livreront un *Cantouque à Gerald Godin*. Les documentaires de Labrecque et Masse sur *La nuit de la poésie*, version originale ou reprise en 1980, seront projetés chaque soir. Des recueils attendront les lecteurs au parc des Compagnons-de-Saint-Laurent, le transformant en bibliothèque au ciel ouvert. S'ajoute aussi une ligne poétique, 24 heures sur 24, où on pourra, aux ombres heures de l'insomnie, se faire réciter des vers. Pavé poésie complète sa programmation par des spectacles de Dany Placard, de Salomé Leclerc et de Viviane Audet. De la poésie, le travail de ces chansonniers? Aux spectateurs d'en décider.

Toute la programmation, du 5 au 8 juin, au www.mont-royal.net

Le Devoir

Sartre dans l'œil de la GRC

L'écrivain Jean-Paul Sartre, décédé en 1980, a été longtemps dans la mire de la Gendarmerie royale du Canada (GRC), alors que celle-ci, dans le courant de la guerre froide, suivait de près des « personnes subversives de gauche », comme l'a découvert La Presse canadienne. Le dossier « Sartre », maintenant déclassifié, se compose de deux volumes et tient en 234 pages. L'existentialiste a été surveillé à partir d'octobre 1952, au moins, l'intérêt des agents canadiens ayant été

éveillé par un discours de l'auteur au Parlement français. Mais la GRC s'est surtout inquiétée en 1971, à la suite d'une rumeur voulant que Sartre, la politicienne irlandaise Bernadette Devlin et l'actrice Jane Fonda viendraient à Montréal afin de s'opposer au procès des personnes arrêtées durant la Crise d'octobre, en vertu de la Loi sur les mesures de guerre. Les gendarmes avaient ainsi récolté des informations sur le casier judiciaire de Sartre, afin que l'Immigration puisse, si elle le désirait, lui interdire l'entrée au pays.

Avec *La Presse canadienne*

Le Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les émigrants

CHRISTIAN DESMEULES

Le malheur peut frapper partout, même dans les lieux apparemment bénis par le climat et par la beauté, même là où on a donné aux choses les noms les plus évocateurs. Comme cette portion de la Riviera di Ponente, prise en étau entre l'étendue humide et plate de la Méditerranée et les reliefs de Ligurie — un bout d'Italie qui a vite pris le nom de « Riviera des fleurs » tant on y retrouvait de floriculteurs à une certaine époque.

C'est le décor précis qu'a choisi Catherine Moraldo pour camper l'action de *La Riviera des fleurs*. Là-bas, dans un petit village accroché aux collines, Giuseppe, dit Pippo, né au milieu des années 20 de petits cultivateurs d'œillets, devient très vite inséparable de son grand frère Aprile. Aussi, très tôt dans sa vie, Pippo recevra une illumination: « Sa vie à lui serait différente, il ne se contenterait jamais de l'existence médiocre de ceux qui se retrouvent confondus dans la masse. Lui, Pippo, serait l'élu d'un destin unique. »

L'Amérique

Faire de la contrebande durant la Seconde Guerre mondiale, prendre le maquis pour combattre les fascistes et les soldats allemands qui fourmillent en Ligurie (toujours avec son frère) ne lui sera pas suffisant pour incarner, à ses yeux, ce destin d'exception. Il lui faudra autre chose. Aller plus

loin encore pour atténuer le mal qui le ronge vraiment: son manque d'appétit pour la vie...

C'est sa rencontre après la guerre avec la jeune Stella, qui porte depuis longtemps, pour sa part, le deuil de son petit frère tué dans un accident, qui lui offrira la raison de vivre qu'il n'espérait plus. Et tandis que Pippo devient pour Stella « la réponse à sa solitude et à son sentiment d'inutilité », Stella a sur lui l'effet d'un baume et d'une guérison.

Ces deux destins convergents se fonderont bientôt en un seul, tout entier tendu vers un projet d'immigration « en Amérique » — devenu l'obsession de Pippo depuis une visite à Rome et sa rencontre avec les nouveaux libérateurs de l'Italie.

Premier roman de Catherine Moraldo, *La Riviera des fleurs* est ainsi l'histoire d'une rencontre qui trace les prémisses d'une histoire d'émigration — qui s'amorce tandis que le roman se termine. Évitant en grande partie le piège du didactisme, bien ancré dans l'époque et la réalité culturelle qu'il prétend représenter, le roman est plutôt bien écrit, mais sans style particulier, sans non plus que ces personnages et le récit un peu trop linéaire de leur existence nous marquent durablement. Sensible et prenant, mais pas transcendant.

Collaborateur
Le Devoir

LA RIVIERA DES FLEURS

Catherine Moraldo
L'Instant même
Québec, 2014, 216 pages



FAMILLE MORALDO L'INSTANT MÊME
Dans *La Riviera des fleurs*, Giuseppe devient très vite inséparable de son grand frère Aprile.

Une aventure de plus en plus ambiguë

LISE GAUVIN

On se souviendra que la confrontation de deux cultures, l'africaine et l'euro-péenne, était le sujet du roman phare de Cheikh Hamidou Kane, *L'aventure ambiguë* (Julliard), publié en 1961. Mais alors que la question de l'appartenance et de l'identité se posait surtout, pour le héros de Kane, en termes philosophiques, elle se décline plutôt, dans le récit de Fabienne Kanor, romancière et cinéaste d'origine martiniquaise, sous l'angle de la nécessité immédiate et de la survie. L'expression « faire l'aventure », pour les jeunes gens décrits dans le livre, consiste à risquer le tout pour le tout afin d'aller vivre en Europe. C'est ce que tente Biram Diop, d'autant plus attiré par les terres inconnues que sa vie à Mbour, au Sénégal, est fort peu captivante.

La romancière accompagne le personnage dans les diverses étapes de son parcours, de Mbour à Dakar, puis à Tene-

rife, et ensuite au sud de l'Italie, d'où, après de multiples péripéties, il décidera de revenir à sa terre natale, osant braver les quolibets des siens à la suite de cette odyssée sans gloire.

Survivre à ses rêves

D'abord hébergé à Mbour par une tante et son mari sans scrupule, Biram arrive tant bien que mal à gagner un peu d'argent au Sénégal comme garçon de café, dans un bar situé non loin d'une plage fréquentée par des touristes. Parmi les clients se trouve également un personnage haut en couleur, surnommé le professeur bien qu'il n'ait jamais enseigné, admirateur de Sony Labou Tansi et d'Aimé Césaire, qui se dit un « nègre fondamental » et en appelle à la mobilisation générale contre le rallye Paris-Dakar ou le projet de construction d'un casino. C'est précisément à la faveur de ce rallye que s'ébauche une idylle sentimentale entre un journaliste français et une jeune dakaroise, en visite à

Mbour, dont Biram est aussi amoureux. Cette première partie du roman renvoie à une vie rythmée par un quotidien dont la monotonie est éclairée par les rêves démesurés des jeunes gens.

La suite ne sera que dérives et désenchantements. Parti sur un bateau qui échoue à Tenerife, aux îles Canaries, Biram gagne plus ou moins sa vie comme vendeur ambulancier sur les plages et dans les rues de la ville. Mais la personne qui l'emploie le congédie après l'avoir bien exploité. Il se lie alors d'amitié avec une femme blanche, qui l'héberge un temps. Biram réussit ensuite à se rendre en Italie, où il est de nouveau utilisé par un faux ami. D'épreuves en épreuves, il se rend compte d'une terrible vérité: « Il avait rêvé d'être un homme, mais l'Europe mangeait les hommes. Elle les transformait en bâtarde ou en pantins. »

Seule éclaircie dans cet univers cauchemardesque: la rencontre près de Palerme avec la

jeune fille de Mbour, alors mariée à un Italien, et dont le périple, raconté dans une partie du roman, a aussi été semé d'embûches. Leurs retrouvailles seront de courte durée. Et Biram de choisir le retour comme échappée possible hors de ce monde hostile où chacun reste, quoi qu'il fasse, un « aventurier solitaire » et où tout est toujours à recommencer.

Portrait sans complaisance de l'exil et de l'immigration clandestine, celui-ci renvoie à une réalité cruellement familière, réalité que la romancière arrive toutefois à rendre avec des pointes d'humour acidulé. À travers cette histoire de déplacements se lit une interrogation lucide sur l'espace réservé à l'individu dans l'économie générale du monde.

Collaboratrice
Le Devoir

FAIRE L'AVENTURE

Fabienne Kanor
JC Lattès
Paris, 2014, 362 pages

FESTIVAL de la POÉSIE
15 ans! de Montréal 2-8 juin 2014

15 LIBRAIRIES EN FÊTE
LE 2 JUIN

ANTONI CLAPÉS et ANNA AGUILAR-AMAT (Catalogne), ÉLISE TURCOTTE et NICOLE BROSSARD, Librairie Olivieri Bistrot
JOSÉ ACQUELIN, Éditions du passage, Librairie du Square
GERMAINE BEAULIEU, Éditions de l'Hexagone, Librairie Gallimard
FRANÇOIS TURCOT, Éditions La Peuplade, Librairie Le Port de tête
JACQUES BOULERICE, Le Léopard amoureux, Librairie Paulines
PHILIPPE CHAGNON, Éditions de l'Écrou, CARL BESSETTE, Librairie Raffin
SÉBASTIEN DULUDE, Éditions Rodrigol, Librairie de Verdun
SERGIO ESTEBAN VELEZ, Librairie Monet
JONATHAN LAMY, revue Inter, Librairie Formats
OLGA ELENA MATTEI, ANDREA COTE et JUAN MANUEL ROCA (Colombie), Librairie Las Americas
MATHIEU CROISETIÈRE, Éditions d'Art Le Sabord, Librairie Zone Libre
CRISTINA MONTESCU, Écrits de Forges, Librairie L'Écume des jours
ARIANE BESSETTE, Éditions David, Librairie Le Parchemin
JOËL DES ROSIERS, Éditions Triptyque, Librairie d'Outremont
VALÉRY ROBICHAUD, Éditions Perce-Neige, Café-bistro Bobby McGee

À noter: toutes les lectures sont prévues à 17h, sauf celle de la Librairie Le Port de tête qui est à 18h et celle de la Librairie Olivieri qui est à 18h30.

Une activité réalisée en collaboration avec les éditeurs et l'Association des libraires du Québec.

MAISON de la
POÉSIE
de Montréal

ALQ
ASSOCIATION DES
LIBRAIRES DU QUÉBEC

Québec
Conseil des arts
Canada Council
du Canada

Conseil des arts
Canada Council
du Canada

caisse de
la culture

LE DEVOIR

REC F

UNEQ



FINALISTES

POUR EN SAVOIR D'AVANTAGE
www.editionsdavid.com

ANDRÉE
CHRISTENSEN
Racines de neige

Poésie

Dans une éclosion d'images, où chaque vers est ciselé avec la précise géométrie d'un flocon, Andrée Christensen nous fait découvrir l'ADN végétal, minéral et animal de l'hiver.

Racines
de neige

Sous la jupe

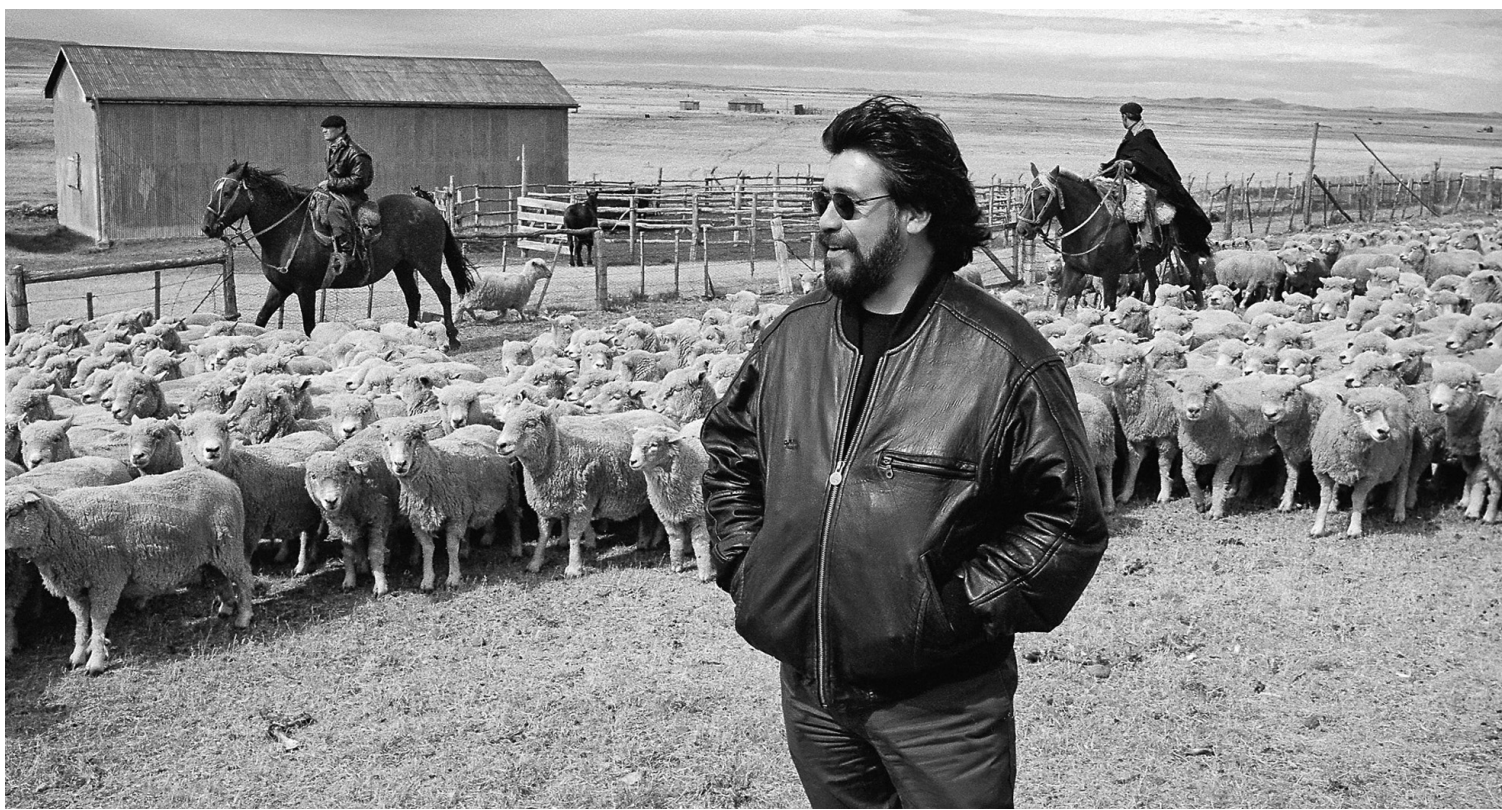
DANIÈLE VALLÉE textes
SUZON DEMERS tableaux
Sous la jupe

Nouvelles

Sous la jupe est la rencontre des univers de deux artistes d'Ottawa qui ont choisi de mêler plume et pinceaux dans cet ouvrage parfois tendre, drôle et touchant, et profondément féminin.

David

LITTÉRATURE



DANIEL MORDZINSKI

S'il était Québécois, Luis Sepulveda serait l'homme du projet de pays.

Le fantôme qui parcourrait le monde

LOUIS
HAMELIN

Pour un pays de 17 millions d'habitants, le Chili a produit un nombre étonnant d'écrivains importants. Gabriela Mistral et Pablo Neruda ont eu le Nobel. Après eux, les générations se succèdent dans un ordre impeccable: Jose Pepe Donoso sera du boom des années 60, les années 90 verront émerger Luis Sepulveda et Roberto Bolano; au millénaire suivant s'est pointé Alejandra Zambra, dont une nouvelle paraît dans le dernier numéro du *New Yorker* — aussi bien dire que le voici consacré chez les Gringos. (En 2012, une fiction de Bolano avait aussi eu droit aux pages de cette toujours prestigieuse institution, mais l'honneur était posthume.)

Tous ces écrivains ont en commun d'être nés sur une étroite bande de terre coincée entre la cordillère des Andes et l'océan Pacifique, et qui s'étire des confins de l'Amazonie aux avant-postes de l'Antarctique. Pour le reste, on dirait bien que l'« autre 11 septembre » — le coup d'État de 1973 — et la dictature militaire, puis la série d'avatars démocratiques plus ou moins pinocchettistes qui lui ont succédé, ont réduit à néant, pour toute une génération, l'idée même d'une patrie littéraire chilienne. Après la génération du boom, celle du putsch... Dans l'ombre immense portée par la mort de Neruda, décédé aux premiers jours du coup, apparemment d'un cancer de la prostate, deux militants socialistes, l'un emprisonné pendant

deux ans et demi, l'autre pendant huit jours, deviendront, après leur départ en exil, les visages les plus reconnus de cette littérature, comme deux faces d'une même médaille: l'écrivain engagé (Sepulveda) et le littérateur avant-gardiste (Bolano).

Leur manière de négocier la question de leur appartenance chilienne illustre bien la différence radicale des postures. Bolano s'est vanté d'avoir trouvé sa seule vraie patrie dans ses deux enfants. Pour Luis Sepulveda, les choses semblent un peu moins faciles à trancher. S'il était Québécois, il serait l'homme du projet de pays. Chilien, peut-être, mais pas à n'importe quel prix...

« Je suis Chilien? Qu'est-ce qui peut me lier à un pays gouverné par des misérables qui ont fait de la politique un négoce prospère aux dépens des plus humbles? [...] Chaque fois que je dis Chili je ne suis pas tranquille car le poids spécifique de ce mot dépend, comme tous les autres, de celui qui le prononce. Dans la bouche d'un chef d'entreprise qui exige plus de flexibilité de l'emploi au nom du marché, le mot Chili n'a pas le même poids que dans celle des étudiants réclamant une éducation publique et laïque, une nouvelle constitution capable de garantir leur avenir de citoyens. » Il ne lui viendrait sans doute pas à l'idée de voter pour un parti dans lequel un magnat de la presse fait campagne aux côtés d'un Carré rouge.

Militant
La littérature pour la littérature, très peu pour lui. Dans un autre texte de ce nouveau recueil où il mélange allègrement analyses politiques et anecdotes personnelles, ayant dé-

daigné une invitation à une conférence sur les rapports de Proust avec la littérature hispano-américaine pour s'intéresser plutôt au sort des mineurs des Asturies, l'écrivain observe: « Chaque jour j'aime davantage la vie, la rue, les faits sociaux car je trouve que c'est là que les mots remplissent encore une fonction nécessaire. »

Dans un texte incisif sur la crise espagnole, cet aboutissement logique d'un boom immobilier gonflé à l'hélium de l'argent fictif, il se déchaîne contre les modèles de développement du style Klondike, les économies chauffées à blanc et autres bulles spéculatives en forme de châteaux en Espagne, la terre et le soleil étant au pays de Cervantes ce que les sables bitumineux sont au Canada. Le désastre espagnol vu par Sepulveda fait rêver, un vrai cauchemar: « La fièvre de la brique et la corruption généralisée [ont] entraîné la construction d'aéroports où jamais un avion n'a atterri, de lignes pour trains à grande vitesse où ne monte aucun passager. Des circuits de Formule 1 au milieu des villes, des maisons de la culture pharaoniques où, aujourd'hui, nichent les oiseaux. Et pendant ce temps les banques présentaient les bilans les plus favorables de l'histoire. »

Fantôme d'utopie

Nous avons eu Mirabel, nous savons comment ils se sentent. Et comme l'a dit l'ancien ministre Chevrette à propos de son beau ruban d'asphalte parfaitement inutile en pleine forêt: « Le développement, c'est toujours positif. » Le Québec pourra toujours se consoler de ne pas être Fort McMurray en étendant du bitume un peu partout pour atti-

rer les touristes. Sepulveda a son idée là-dessus: « Être citoyen d'un pays connu pour ses innovations technologiques de pointe ou d'un pays de garçons de café, de cuisiniers et de réceptionnistes, ce n'est pas tout à fait la même chose. » Cet ancien (s'il faut l'en croire) de la garde rapprochée de Salvador Allende, ce vétéran de la Brigade Simón Bolívar (pro-sandiniste) déployée au Nicaragua pendant la guerre civile, ce diable d'homme, bref, se permet même de citer Marx et Engels: « Un fantôme parcourt le monde. Celui du monde dans lequel nous voulons vivre, le fantôme possible de la société possible à laquelle nous souhaitons participer. »

Tout n'est pas d'un intérêt égal dans ce livre où sont rappelés des textes qui sentent assez souvent la commande, ou le travail journalistique et l'écrit d'opinion (mais alors, peut-on connaître les sources?). Sepulveda y lève son chapeau à quelques maîtres, mais ses portraits rapidement esquissés de García Márquez et de Saramago sont à peine moins complaisants que des selfies littéraires. Deux prix Nobel comme par hasard. Si l'académie décide un jour de distinguer un marxiste fréquentable, Sepulveda, avec son profil plus politique que littéraire, pourrait faire l'affaire. Dans quel pays vécut-il après son départ en exil? La Suède...

INGRÉDIENTS POUR UNE VIE DE PASSIONS FORMIDABLES

Luis Sepulveda
Traduit de l'espagnol (chilien)
par Bertille Hausberg
Métaillé
Paris, 2014, 142 pages

Andrew Sean Greer ou la vie multipliée

GILLES ARCHAMBAULT

Salué à ses débuts par John Updike qui voyait dans *Les confessions de Max Tivoli* (L'Olivier, 2005) la manifestation d'un talent littéraire évoquant Proust et Nabokov, Andrew Sean Greer a connu la consécration mondiale avec *L'histoire d'un mariage* (L'Olivier, 2009). En plus de ses romans, il a publié des nouvelles inédites pour l'heure en français.

Les vies parallèles de Greta Wells est un roman fascinant. Dans le titre original, il s'agit de vies « impossibles ». Je me demande si la traduction littérale dans ce cas n'aurait pas été plus juste tellement il paraît évident que cette Greta vit dans des mondes qui l'exaltent et l'étreignent tout à la fois. Ses vies, toutes parallèles qu'elles sont, lui apportent des espoirs, mais aussi des déceptions qui s'emboîtent comme des poupées gigognes. Elle n'oublie pas.

Greta Wells vit dans Greenwich Village. On est en 1985. L'époque est à la morosité. Ce qui n'aide en rien, Félix, son frère jumeau, meurt du sida et Nathan vient de la quitter. La mort dans l'âme, elle se rend dans une clinique où un certain docteur Cerletti la convainc de subir une suite de

traitements par électrochocs. Elle n'oppose que peu de résistance devant l'expérience. Tout lui paraît préférable au marasme qui est le sien.

Au premier jour du traitement, elle se voit transportée en octobre 1918. Au second, elle passera à novembre 1941. Dans la suite des jours, elle se verra mêlée à tour de rôle dans ces différentes époques. Mais pas seulement elle. Félix n'est pas le jumeau tendrement aimé qu'elle a connu. En 1918, il est toujours homosexuel, mais il mène une double vie, à la fois publiquement fiancé avec la fille d'un homme en vue et maintenant une liaison avec son avocat. En 1941, Greta est mariée, est devenue mère. Elle s'aperçoit que son mari la trompe, elle qui a accepté de se ranger par amour.

Re-vivre sa vie

Il faut l'immense talent de romancier d'Andrew Sean Greer pour animer une histoire dont il est peu dire que d'avancer qu'elle est pour le moins improbable. Rarement écrivain a-t-il réussi à ce point à décrire de l'intérieur un personnage. Attachante, Greta l'est d'emblée. On

comprend rapidement qu'elle ait été détruite par l'annonce de la mort de Félix. 1918 et 1941 remplacent les absences que le réel a laissées inoccupées.

Le Patchin Place, ce coin de Greenwich Village où se déroule l'action du roman, est un lieu mythique qu'habitèrent en leur temps E. E. Cummings, Djuna Barnes, entre autres.

C'est un cul-de-sac, presque une invite à créer un personnage cherchant ce qu'elle est dans les dédales de sa conscience.

L'auteur réussit à merveille à entraîner ses personnages dans un quartier changeant, mais immuable à la fois. Les deux liaisons de l'histoire retenus sont des époques importantes. Pour Greta, il n'est pas indifférent d'être en 1918, née d'immigrants de langue allemande dans un pays dont la propagande est violemment dirigée contre le Kaiser.

Quel que soit l'univers visité, Greer le dépeint avec maîtrise. Le sida en 1985 correspond à la grippe espagnole qui sévit en 1918. Le romancier recrée en un tournemain des atmosphères différentes et tout aussi vraies.

Mais lirait-on jusqu'au bout ce roman complexe s'il n'était que brillant? Peut-être pas. Ce qui vaut surtout, c'est la densité de la réflexion, la complexité des personnages. Un exemple des liens qui unissent Greta à son frère: « Je connaissais son corps, son courage et ses extravagances. Avec l'âge, rien n'avait changé, pas de divergence ni de transformation. Lorsqu'il avait dit qu'il aimait les hommes, c'était devenu encore plus logique — après tout, moi aussi j'aimais les hommes. »

Greta vit dans trois périodes différentes, mais comme lui dit Ruth: « C'est drôle, vous êtes toutes pareilles, les Greta. Vous essayez d'améliorer la situation quoi qu'il vous en coûte... On a tous quelqu'un qu'on veut sauver du naufrage, n'est-ce pas? »

Ce roman vaut d'être lu et relu. Son brio n'exclut en rien les interrogations qu'il suscite sur les raisons de vivre et d'aimer.

Collaborateur
Le Devoir

LES VIES PARALLÈLES DE GRETA WELLS

Andrew Sean Greer
Traduit de l'anglais (américain)
par Hélène Papot
Éditions de l'Olivier
Paris, 2014, 306 pages

L'ÉTÉ AU CŒUR DES LIVRES

RENÉ-DANIEL DUBOIS

Porte d'entrée

Le livre inachevé de l'orgueil des rats

« Ambitieux. Téméraire, casse-gueule. Énigmatique. Puissant, fulgurant. Décousu. Inspirant. Troublant. Inracontable. Inclassable. Unique. *Porte d'entrée* est tout ça en même temps, et plus encore. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

PAULE NOYART

Les vertus du lait de poule

« Il y a quelque chose de Colette dans les thèmes de ce recueil où les amours sont brèves avec les hommes et folles pour les animaux. C'est vivant, c'est parfois très triste, et ça se savoure comme un lait de poule dont la pointe âcre d'alcool ne se ferait jamais oublier sous le sucre. »

Marie-Christine Blais, *La Presse*

NANCY HUSTON

Danse noire

« Un roman où la violence côtoie la beauté, où la noirceur des écrans, des salles, des souvenirs laisse place à des moments de magnifique lumière et où l'imagination permet d'échapper aux pires souffrances. »

Natalia Wysocka, *Mémo*

ALBERTO MANGUEL

Le voyageur et la tour

Le lecteur comme métaphore

Traduit de l'anglais (Canada) par Christine Le Bœuf

« [Une] profonde méditation sur cette alchimie miraculeuse qui consiste à ouvrir un livre et à s'y blottir de longues heures en tournant le dos à la réalité, pour mieux la comprendre et la déchiffrer. »

André Clavel, *L'Express*

NICOLAS GILBERT

Nous

« Nicolas Gilbert trace ici de main de maître un roman où trois trajectoires bien distinctes, apparemment parallèles, finissent par se rejoindre dans un tintement final au synchronisme parfait. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

POUR DE BONNES VACANCES, PASSEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE.

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts

ESSAIS



JUAN REINALDO SANCHEZ

Fidel Castro et sa garde rapprochée, dont faisait partie Juan Reinaldo Sanchez.

La vraie nature de Fidel Castro



LOUIS CORNELLIER

Juan Reinaldo Sanchez a été le garde du corps personnel de Fidel Castro pendant 17 ans, de 1977 à 1994. Castre convaincu, il a mis toutes ses compétences — l'homme est ceinture noire de judo, de karaté, de close-combat, tireur d'élite et diplômé en droit — au service d'un homme qui incarnait, à ses yeux, une révolution nécessaire.

En janvier 1959, Sanchez a neuf ans quand Castro entre triomphalement dans La Havane. « Tu vas voir, lui dit son père, cet homme va remettre Cuba d'aplomb. Maintenant, tout ira bien. » Sanchez le croit. Pendant des années, Castro, pour lui, est un dieu. « Je buvais toutes ses paroles, croyais tout ce qu'il disait, le suivais partout et j'aurais voulu mourir pour lui », confie-t-il. Cette vénération, toutefois, s'en ira en eau de boudin.

Depuis 2008, Sanchez vit en Floride et il signe, aujourd'hui, avec la collaboration d'Axel Gylden, grand reporter au service Monde du magazine français *L'Express*, *La vie cachée de Fidel Castro*, un livre dans lequel il révèle les secrets intimes du *Comandante* ou « la véritable nature de Fidel Castro ».

L'affaire, on en conviendra, peut créer un malaise. Est-il convenable, en effet, qu'un homme honnête trahisse ainsi la confiance mise en lui par un homme d'État d'une telle envergure? Sanchez, en d'autres termes, n'était-il pas moralement contraint à un certain devoir de réserve? Le traitement que lui a fait subir Castro nous aide à comprendre sa décision de lever le voile sur les secrets du chef communiste.

En 1994, après 17 ans de loyaux services, Sanchez a perdu son poste parce que sa fille venait de s'installer au Venezuela avec son mari et parce

que son frère avait fui en Floride. Le garde du corps a alors choisi la retraite, mais Castro l'a plutôt fait emprisonner et torturer jusqu'en 1996. En prison, Sanchez, trahi, s'est juré qu'il raconterait, un jour, la vérité sur Castro. Ce jour est arrivé, et la langue choisie pour l'édition originale est le français.

Pacha égocentrique

« Les services cubains, prévient Sanchez, feront leur possible pour discréditer ma parole et le présent livre. [Mais] toutes les informations reposent sur des choses vues, du vécu, du concret; pas sur des racontars ou des témoignages de seconde main. Comme on dit: moi, j'y étais! »

Et ce qu'a vu Sanchez, sans nécessairement surprendre, ne peut que décevoir les thuriféraires du caudillo cubain. Ce dernier prône « l'austérité révolutionnaire » et un mode de vie spartiate. « Il ment », lance Sanchez. Castro, en effet, dispose d'une importante fortune, notamment immobilière, vit surtout sur une île privée secrète, où était fréquemment invité l'écrivain Gabriel Garcia Márquez, et « son mode de vie s'apparente à celui d'un capitaliste sans limitation d'aucune sorte ».

Les cinq garçons (il a neuf enfants en tout) qu'il a eus avec sa principale compagne, Dalia Soto del Valle, ont été exemptés du service militaire, imposé à tous les jeunes Cubains. Castro, par ailleurs, s'intéresse peu à ses enfants et a souvent eu maille à partir avec Alina, sa seule fille, née en 1956, réfugiée en Floride depuis les années 1990 et militante anticastro.

Dans ce qu'il présente comme un portrait psychologique de son ancien patron, Sanchez note le « goût pour l'infidélité conjugale » de Castro, qui serait en cela « typiquement cubain », sa passion pour les femmes blondes mais surtout minces, son égocentrisme, son incapacité radicale à supporter la contradiction, sa vive intelli-

« Les services cubains feront leur possible pour discréditer ma parole et le présent livre. [Mais] toutes les informations reposent sur des choses vues, du vécu, du concret; pas sur des racontars ou des témoignages de seconde main. Comme on dit: moi, j'y étais! »

Extrait de *La vie cachée de Fidel Castro*

gence mise au service d'un art de la manipulation et son puissant désir de tout contrôler.

Sanchez nous apprend aussi — potinons un peu — que Castro, en cela différent de ses compatriotes, ne sait pas danser la salsa et n'écoute jamais de musique. Couche-tard et lève-tard, le *Comandante*, doté de grandes capacités physiques, se fait un devoir de bien manger — il se permet cependant un cognac à l'occasion —, ce qui ne l'a pas empêché de frôler la mort en 1983 et en 1992, à cause d'un ulcère cancéreux à l'intestin qui le rattrapera en 2006. Castro, révèle Sanchez, a un sosie, qui lui sert parfois à faire illusion, en cas de retrait public prolongé.

Exporter la révolution

Le chef cubain, la chose est connue, a toujours voulu exporter sa révolution. Sanchez, ici, expose l'implication cubaine au Chili, au Nicaragua, en Angola, au Venezuela et un peu partout en Amérique latine, principalement, et dévoile l'existence, à 25 kilomètres de La Havane, de Punto Cero de Guanabo, un camp d'entraînement dans lequel « le régime forme, entraîne et conseille les mouvements de guérillas du monde entier et même certaines organisations terroristes ».

Sanchez révèle surtout l'implication personnelle de Fidel Castro dans le trafic d'armes, pour appuyer divers mouvements ré-

volutionnaires, et de cocaïne, de la Colombie vers les États-Unis, pour financer le régime cubain. En 1989, le célèbre général Arnaldo Ochoa, explique-t-il, aurait été fusillé, au terme d'un procès de type stalinien, afin de permettre à Fidel Castro de se dédouaner de ces accusations. Or, affirme Sanchez, qui qualifie cette histoire d'« affaire Dreyfus du castrisme », Ochoa agissait alors sous les ordres de Castro lui-même. Après cette affaire, d'ailleurs, Raúl Castro, pourtant « un dur porté sur la répression », aurait sombré dans l'alcoolisme. Ochoa était son ami.

Même s'il contient, somme toute, peu de révélations vraiment inattendues, ce témoignage, en présentant un Fidel Castro intime en dictateur sans foi ni loi presque comme les autres, s'avère passionnant et se lit comme un récit d'aventures. Sa crédibilité repose sur la parole de Sanchez et sur l'appui que lui donne le journaliste Axel Gylden en le cosignant. Est-ce assez? Le texte, en tout cas, a des accents de vérité.

louisco@sympatico.ca

LA VIE CACHÉE DE FIDEL CASTRO

Juan Reinaldo Sanchez et Axel Gylden
Michel Lafon
Neuilly-sur-Seine, 2014, 336 pages

Conteurs sportifs

LOUIS CORNELLIER

En entrevues officielles, les sportifs professionnels sont la plupart du temps d'un ennui mortel. Ils se contentent de débiter des clichés, en mettant abusivement l'accent tonique sur la dernière syllabe de leurs phrases en français, qu'ils concluent avec un pincement de lèvres. « *Le monde du sport*, écrit pourtant le journaliste Martin Leclerc, de Radio-Canada Sports, est un milieu où l'on trouve l'une des plus grandes et des plus riches traditions orales. » Or les acteurs de cet univers, pour ne pas faire de vagues, réservent leurs

pêcher de raconter une histoire dans laquelle il souligne qu'une bonne bagarre, même dans les ligues juniors, demeure, selon lui, une stratégie efficace. Le préparateur physique Stéphane Dubé et l'entraîneur Guy Boucher redissent, dans ces pages, à quel point Sidney Crosby est un athlète d'exception, dévoué, généreux et attentionné, non seulement sur la patinoire, mais aussi dans ses rapports avec les fans.

Les meilleures histoires glanées par Leclerc sont celles de l'entraîneur de boxe Stéphane Larouche et celles du baseballleur Michel Laplante. Le premier nous dévoile en

fin la raison pour laquelle le combat que Leonard Dorin devait livrer contre Miguel Callist, en octobre 2003, en Roumanie, n'a pas eu lieu. Dorin, un athlète désagréable toujours en quête d'excuses, confie Larouche,

avait peur, tout simplement. Tout le contraire, continue l'entraîneur, du jeune et charismatique Stéphane Ouellet, dont la carrière internationale dans les rangs amateurs fut éclatante. On lit ça avec un pincement au cœur, quand on connaît la triste fin de carrière de Ouellet. Le baseballleur Laplante, quant à lui, raconte ses succès dans une ligue taïwanaise et sa participation involontaire à la version chinoise de l'émission *Jeopardy*. Or Laplante ne parle pas le chinois! Hilarant.

Les amateurs de sport, surtout de hockey, dévoreront ces *Confessions sportives* avec grand plaisir. Une bonne histoire, comme l'écrivait Réjean Tremblay, c'est une bonne histoire, et ce livre, grâce au travail de rapporteur amical de Martin Leclerc, en est plein.

Collaborateur
Le Devoir

CONFESSIONS SPORTIVES

50 HISTOIRES INÉDITES

Martin Leclerc

Hurtubise

Montréal, 2014, 288 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Marc Bergevin, directeur général des Canadiens de Montréal... et joueur de tours compulsif

MÉDECINE

SUITE DE LA PAGE F 1

une faculté entièrement de langue française. Dans la pratique et l'enseignement de la médecine au Québec, les Canadiens français accusent, à première vue, du retard sur les anglophones, pourtant moins nombreux.

Mais, comme Goulet et Gagnon ont l'intelligence de le souligner, ils les devançant par leur adhésion fervente à la pensée microbiologique de Louis Pasteur, fondée sur ses découvertes qui révolutionnent la médecine. Explorateur de l'infiniment petit, le savant français préconise, dès 1878, l'asepsie aux chirurgiens pour éviter que des microbes s'introduisent dans l'organisme des patients qu'ils opèrent.

Disciple convaincu de Pasteur, le docteur Amédée Marien, de l'Hôtel-Dieu de Montréal, porte des gants à partir de 1896 durant les chirurgies qu'il pratique. Goulet et Gagnon le reconnaissent comme « un pionnier au Québec en la matière ».

Le progrès est remarquable

Cinq dates marquantes de la médecine au Québec

1847 À Sherbrooke, le docteur E. D. Worthington innove en pratiquant une chirurgie sous anesthésie.
1872 Fondation de la revue *L'Union médicale du Canada*, qui paraîtra durant plus de 100 ans.
1898 Le Montreal General Hospital acquiert un appareil à rayons X.

par rapport à la lenteur des anglophones de la province dans ce domaine. De plus, il annonce la réponse donnée, en 1928, à Wilder Graves Penfield, neurologue d'origine américaine au rayonnement international, qui s'étonne de l'absence de confrères de langue française à ses cliniques montréalaises. On lui dit que nos groupes linguistiques vivent « dans deux mondes professionnels séparés et indépendants ».

Si une telle vérité ne compromettrait pas l'avancement scientifique et social de la

1903 Irma Levasseur est la première Canadienne française à obtenir le droit de pratiquer la médecine au Québec.
1968 Le docteur Pierre Grondin effectue la première transplantation cardiaque.
1970 Instauration de l'assurance-maladie, qui transforme la profession médicale.

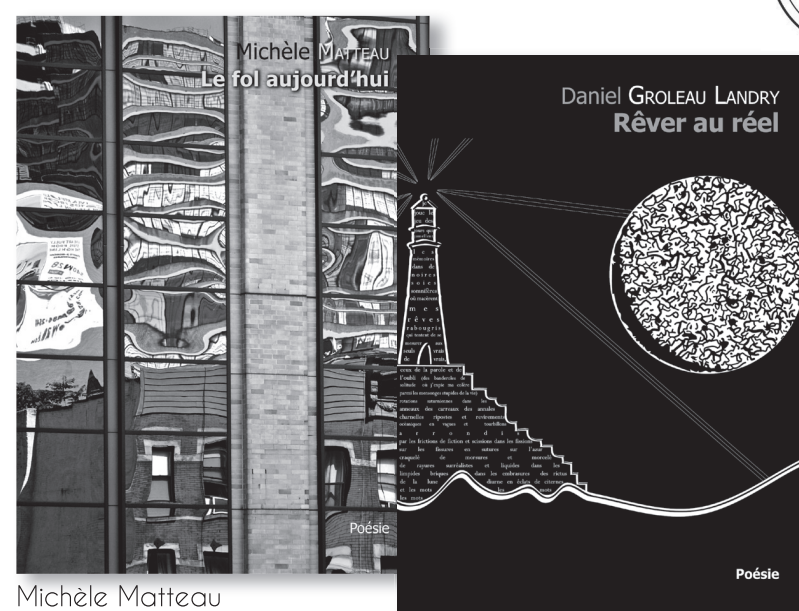
médecine au Québec, elle rappelait que l'histoire de celle-ci souffrait d'un mal culturel chronique.

Collaborateur
Le Devoir

HISTOIRE DE LA MÉDECINE AU QUÉBEC 1800-2000 DE L'ART DE SOIGNER À LA SCIENCE DE GUÉRIR
Denis Goulet et Robert Gagnon
Septentrion
Québec, 2014, 456 pages

En librairie le 3 juin

Finalistes du Prix de poésie Trillium en langue française



Michèle Matteau
Le fol aujourd'hui

Daniel Groleau Landry
Rêver au réel

LES ÉDITIONS L'INTERLIGNE
WWW.INTERLIGNE.CA

Devenez fan sur Facebook: Les Éditions L'interligne

Suivez-nous sur Twitter: @interligne

Ontario
Ontario Media Development Corporation
Société de développement de l'industrie des médias de l'Ontario